



HAL
open science

Ecrire en d'autres langues: métaphores et écritures féminines en contexte postcolonial

Anne Castaing

► **To cite this version:**

Anne Castaing. Ecrire en d'autres langues: métaphores et écritures féminines en contexte postcolonial. Anne Castaing et Elodie Gaden. Ecrire et penser le genre en contextes post coloniaux, Peter Lang, 2017, 9782807603271. hal-01585952

HAL Id: hal-01585952

<https://hal.science/hal-01585952>

Submitted on 2 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Écrire en d'autres langues

Histoires et métaphores féminines en contexte postcolonial

Anne Castaing

CNRS/THALIM

Résumé

À partir du paradigme littéraire de l'Inde, dès années 1920 à la période contemporaine, cet article a pour ambition d'interroger les formulations d'un langage féminin dans un contexte de subalternité, un contexte où l'oppression est à la fois culturelle, historique et épistémique, genrée et coloniale. Il vise à examiner la façon dont l'instrumentalisation du féminin dans l'Histoire de la nation et de sa construction permet l'élaboration d'une *autre langue*, forme de langage situé hors du pouvoir et détaché des structures d'oppression. Si cette langue peut être littéraire, la mobilisation historique de corpus littéraires par les Subaltern Studies témoigne à la fois des ambiguïtés de ce type d'outils et de la façon dont les dynamiques du pouvoir s'articulent dans le langage même.

Mots-clés : Inde – postcolonial – littérature – Subaltern Studies

Dans une étude sur la sexuation du langage de la guerre (en Yougoslavie comme ailleurs), Rada Ivekovic établit les parallèles suivants :

La guerre yougoslave a été sexuée comme toutes les guerres, ou peut-être plus, car c'est une guerre sexuée en vue de la restauration du patriarcat. Elle est sexuée dans l'expression linguistique, dans les représentations, en même temps qu'elle universalise en les banalisant les figures de la violence. Le corps maternel, très ambigu dans l'imaginaire balkanique et méditerranéen, est, dans les nostalgies post-factum, celui de la Yougoslavie dépecée, espace utopique (et donc de nulle-part) de la nation, de la nation ratée [...]. C'est son corps, le corps de la mère-patrie (de la matrice) qui symboliquement se déchire, ses *membra disjecta* sont partagés entre les (certains des) nouveaux états-nation en formation¹.

¹ IVEKOVIC Rada, « Le faux langage du vrai sacrifice », in Rada IVEKOVIC et Jacques POULAIN (dir.), *Guérir de la guerre et juger la paix*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 36.

La sexuation de la guerre a certes souvent été commentée², de même que le parallèle entre « mère » et « patrie³ ». Néanmoins, Rada Ivekovic identifie une opposition sexuée intéressante : celle qui polarise *langage* et *action*, ou, plus précisément, discours de la guerre (produit par l'homme) et violence de la guerre (produite *sur* les femmes). Le titre de son essai étaye d'ailleurs cette analogie : « Le faux langage du vrai sacrifice ». La sexuation de la guerre ou, plus largement, de la violence, réside donc non seulement dans la jouissance masculine du pouvoir et du langage mais également dans la réification du féminin et de son corps, soumis à un *sacrifice* symbolique ou non.

Corps, sacrifice, langage du féminin : voilà des lieux de réflexion fondamentaux, plus délicats encore qu'ils sont indissociables de leur contexte d'énonciation d'un point de vue de la culture, de l'histoire et du genre. Rada Ivekovic *localise* de fait le rapport à la guerre et au langage tout en l'universalisant comme paradigme épistémologique. De même peut-on en toute légitimité interroger la culture du genre et du patriarcat, donc la culture de la résistance et de sa formulation. Dans le contexte de l'Inde coloniale et postcoloniale, les ambiguïtés liées au rôle social, familial, culturel, politique, historique et surtout symbolique des femmes continuent ainsi à faire couler l'encre : comment interpréter le « patriarcat » indien, interpréter le discours colonial sur la Femme archétypale indienne, interpréter cette omniprésence du féminin dans le paysage culturel indien, incarné tant par la soumission que par la puissance ? Comment penser le langage du féminin sans connaître la langue de l'oppression ?

Cet article a pour ambition d'interroger les formulations de ce langage féminin dans un contexte de subalternité, un contexte où l'oppression est à la fois culturelle, historique et épistémique, genrée et coloniale. Il vise à examiner la façon dont l'instrumentalisation du féminin dans l'Histoire de la nation, cette « mère-patrie » que décrit Rada Ivekovic, permet néanmoins l'élaboration d'une *autre langue*, forme de langage acratique situé hors du pouvoir et détaché des structures d'oppression⁴. Si cette langue *peut être* littéraire, la mobilisation historique de

² Sur la nationalisation du corps des femmes, voir THEBAUD Françoise, *Les Femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Stock, 1986.

³ La sexuation de la nation par une valorisation de ces qualités viriles n'est néanmoins pas moins commune. En témoigne, dans l'Allemagne pré-nazie, le discours du militant Benedict Friedlander qui appelle à une dépénalisation de l'homosexualité, la tabouisation de l'amour viril contribuant à une « féminisation de la culture entière » (comprendre, un affaiblissement de sa puissance). Voir OOSTERHUIS Harry et KENNEDY Hubert (dir.), *Homosexuality and Male Bonding in Pre-Nazi Germany. The Youth Movement, the Gay Movement, and Male Bonding before Hitler's Rise*, New York, Haworth Press, 1991, p. 76.

⁴ Selon la terminologie de Roland Barthes, le langage « acratique » se construit et se développe hors et contre le pouvoir (contrairement au langage encratique, composé quant à lui dans et avec le pouvoir), comme un langage « détaché de la *doxa* », « construit sur une pensée, non une idéologie » : BARTHES Roland, « La guerre des langages », *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 128.

corpus littéraires témoigne à la fois des ambiguïtés de ce type d'outils et de la façon dont les dynamiques du pouvoir s'articulent dans le langage même.

Les Subalternes peuvent-elles parler ?

De fait, si les discours colonial comme nationaliste s'ancrent dans une rhétorique du patriarcat, il est essentiel d'en interroger les manifestations culturelles, exercées au-delà de la sphère politico-économique à laquelle on les assigne souvent⁵. Depuis Edward Said qui, dans *L'Orientalisme* (1978), établit une corrélation entre colonisation et patriarcat dans la sexuation des rapports coloniaux et la caractérisation de l'Oriental en termes féminisés, de nombreux travaux visent à souligner les amples ramifications de l'oppression coloniale, comme celle qui s'opère dans la collusion entre savoir et pouvoir, manifestée par une interprétation moralisante, à visée réformatrice, de la culture indienne. Ainsi, dans son fameux article « Can the Subaltern Speak » (1994), Gayatri Spivak montre-t-elle la façon dont la question des femmes, victimes dans le discours colonial des pratiques « barbares et dégénérées » du peuple indien et de ses traditions archaïques, a nécessité une prise en charge visant à justifier la colonisation comme mission salvatrice. « L'homme blanc sauve la femme noire des hommes noirs », écrit parodiquement Spivak⁶. Elle propose à ce titre une lecture critique de l'abolition par les britanniques de la Sati (1829), tradition de crémation des veuves dont la pratique a non seulement été amplifiée mais également *interprétée* par les britanniques. L'instrumentalisation de la « femme opprimée » comme justification de la domination du blanc sur le noir implique donc une appropriation et une confiscation de son discours et de son libre-arbitre, tout en gommant les facteurs économiques, sociaux, culturels et historiques qui conditionnent la pratique de la *sati*. « La subalterne ne peut pas parler », conclut Spivak.

De même, dans « The Nation and its Women » (1993), Partha Chatterjee met-il en évidence la façon dont le discours britannique a focalisé de façon fantasmagorique sur la condition des femmes, problématique qui, de fait, truffe les récits et les comptes rendus de colons. Mais il

⁵ Dans la définition et la critique les plus répandues du patriarcat, telles qu'énoncées par Christine Delphy : « 1. Le patriarcat est le système de subordination des femmes aux hommes dans les sociétés industrielles contemporaines. 2. Ce système a une base économique. Cette base est le mode de production domestique. » On touche d'ailleurs là aux limites de cette définition, qui exclut toute société extra-occidentale et toute manifestation culturelle du patriarcat : DELPHY Christine, *L'Ennemi principal t.1*, Paris, Syllepse, 1998, p. 7.

⁶ « White men are saving brown women from brown men. », SPIVAK Gayatri Chakravorty, « Can the Subaltern Speak? », in Laura CHRISMAN et Patrick WILLIAMS (dir.), *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: A Reader*, New York, Columbia University Press, 1994, p. 90.

souligne surtout la réponse nationaliste à ce type de discours chez les réformateurs bengalis à partir du milieu du XIX^e siècle : les femmes, situées au cœur du domaine domestique, et donc du domaine *privé* (lire : « indigène »), se doivent d'incarner, d'entretenir et de préserver une tradition vierge de l'influence coloniale, portée par des valeurs fortes aptes à faire vaciller l'édifice culturel de l'envahisseur. *Construire* les femmes en métaphores de la nation, notamment par l'éducation et la valorisation de qualités typiquement féminines, devient un enjeu majeur pour les mouvements réformateurs de la renaissance bengalie, qui revendiquent ainsi une supériorité à la fois *culturelle* (réinterprétation des traditions indigènes) et *spirituelle* (mise en valeur des qualités spirituelles de la « Femme indienne »).

Notons d'ailleurs que les analogies identifiées par Chatterjee, et qui opposent le domaine du spirituel/indigène/intérieur au domaine du matériel/colonial/extérieur, se manifestent de façon frappante dans la littérature de cette période. Si les œuvres du poète et romancier bengali Rabindranath Tagore (1861-1941) mettent souvent en scène une femme réformée (cultivée et sophistiquée *mais* douce ; soumise et domestique *mais* apte à intégrer le monde si besoin), son roman *La Maison et le monde* (1916) polarise littéralement les deux espaces tout en valorisant celui de l'intérieur, par ailleurs raconté à travers l'expérience de Bimala, le personnage féminin. Le « Monde » dont le récit lui parvient indirectement est saturé de violence, des combats nationalistes aux prémises des conflits intercommunautaires. Roman sombre et pessimiste sur l'avenir du mouvement nationaliste, il met en scène le viol métaphorique du monde sur le domestique quand Bimala tisse un lien amoureux avec Sandip, jeune révolutionnaire. La contamination de l'espace sacré s'incarne à la fin du roman par l'agression mortelle du mari, qui n'a cessé au cours du roman de dénoncer la violence et de valoriser les qualités spirituelles de l'homme. La sécurité de la maison n'est dès lors plus assurée, la femme peut être souillée. Si la littérature bengalie de la période nationaliste regorge d'exemples de ce type, la région constitue un creuset intellectuel qui a amplement nourri le discours antibritannique, l'une des premières formulations nationalistes apparaissant sous la plume du romancier Bankim Chandra Chatterjee (1838-1894) dans son mémorable *Le Monastère de la Félicité* (*Anandomath*, 1882), où il décrit la révolte des *sanyasins* (ascètes) contre l'oppression britannique en 1770. Si le roman est prétexte à l'incarnation de la patrie sous les traits de la Grande Déesse (Kali, Durga ou Jagaddathri), la « Mère » qui nourrit et protège ses enfants, c'est en son honneur qu'y est composé le poème *Vande Mataram* (« Gloire à la mère »), amplement réinvesti par les nationalistes qui en feront l'un des chants nationaux de l'Inde indépendante.

Bien que les femmes occupent une position (symbolique) éminente au cœur du projet nationaliste, Partha Chatterjee en souligne l'ambiguïté. La responsabilisation sociale des

femmes, d'ailleurs conforme à celle préconisée dans le discours gandhien en tant que véhicule des valeurs métaphoriques de la patience, de l'investissement de soi, du sacrifice et de la sauvegarde des traditions⁷, rend leur émancipation indissociable de l'objectif historique de souveraineté nationale, qui les astreint, écrit Chatterjee, à une nouvelle forme de subordination totalement légitime. Autrement dit, la valeur historique de l'action féminine dans un contexte patriarcal atténuée à l'extrême son agence (*agency*) et son aptitude à « prendre le pouvoir⁸ ». En outre, Partha Chatterjee souligne l'essentialisme au cœur du discours nationaliste dont témoignent les dichotomies hermétiques foyer/monde, spirituel/matériel, femme/homme. Dans le langage nationaliste comme dans le langage colonial, les femmes sont réduites à une image essentielle et dés-historicisée du féminin qui leur confisque la parole tout en les érigeant aux premières lignes de ses combats. Voilà où réside le paradoxe, et sans doute la supercherie des prestidigitateurs de l'ordre et de la nation : l'illusion d'une présence féminine accrue, l'illusion d'une action pleinement féminine au centre de la scène, l'illusion d'une subalternité qui se dresse au-delà des métaphores d'elle-même.

La Partition comme Histoire métaphorique des femmes

La littérature de la Partition de l'Inde (1947) témoigne là aussi de cette supercherie. Si cet événement majeur, d'un point de vue politique comme d'un point de vue humain, a été amplement relayé par le récit littéraire, la politisation du féminin y est frappante. Le 15 août 1947, au moment où l'Inde accède à l'indépendance après près d'un siècle de lutte bercée par l'idéal d'une grande démocratie composite, le Sous-continent donne naissance à un nouvel état, le Pakistan, foyer des musulmans de l'Inde selon sa profession de foi. Tracées à la hâte, les frontières de ce nouvel état disloqué entre l'extrême ouest et l'extrême est du Sous-continent ne sont dévoilées que le 17 août et tiennent compte de données exclusivement démographiques. Dans l'ensemble, les régions à majorité musulmane sont données au Pakistan, et celles à majorité hindoue ou sikhe à l'Inde. Les régions du Panjab et du Bengale sont divisées, et la Partition s'accompagne d'un exode massif des deux côtés de la frontière entre l'Inde et la nouvelle nation pakistanaise, donnant lieu à des massacres d'une violence inouïe perpétrés par

⁷ Voir KISWAR Madhu, « Gandhi on Women », *The Economic and Political Weekly*, n° 40-XX, 1985, pp. 1691-1702.

⁸ La traduction en français des deux termes anglais « agency » et « empowerment », fondamentaux dans la critique tant féministe que postcoloniale, reste problématique. Voir à cet égard la discussion non sans humour de Françoise Bouillot, traductrice de Gayatri Spivak et Homi Bhabha, dans BOUILLOT Françoise, « Theory et bricolage : Confessions d'une traductrice », in François CUSSET (dir.), *Revue Française d'Études américaines*, n°126, "Théorie américaine : réceptions françaises", 2010, pp. 82-91.

des populations paniquées et désorientées. On parle de près d'un million de morts et de dix à douze millions de personnes déplacées, sans parler des viols, des pillages et des dizaines de milliers de femmes kidnappées. La naissance des deux nations s'effectue ainsi dans la haine, le sang et l'exil, qui ancrent durablement ce que Sunil Khilnani qualifie d'« indicible tristesse qui réside au cœur de l'idée de l'Inde⁹ ».

Si l'Histoire de la Partition comme échec de l'idéal intercommunautaire de la jeune nation indienne fut longtemps passée sous silence, elle a donné lieu depuis les années 1980 à une relecture critique de la part des *Subaltern Studies*, relecture qui vise à promouvoir une écriture populaire de la Partition comme alternative aux grands récits idéologiques nationalistes¹⁰. La question des femmes est également amplement discutée par les travaux des historiennes Ritu Menon et Kamla Bhasin (1998), d'Urvashi Butalia (1988) ou de Veena Das (1996), qui visent à la fois à restaurer la place centrale des femmes en tant que victimes (kidnappées, violées, mutilées) comme en tant qu'agents¹¹, et à souligner le caractère hautement symbolique de leur rôle : situé au cœur d'enjeux familiaux, communautaires mais surtout nationaux, il contraint le corps féminin à une métaphore de la patrie dont la pureté doit être à tout prix préservée. Ils signalent ainsi la façon dont les corps, les voix et les discours des femmes, pourtant situées au centre des événements et des débats, sont réappropriés par les projets nationaux. En témoignant les campagnes massives de récupération des femmes kidnappées aux lendemains de la Partition de l'Inde en 1947, où les enlèvements, les assassinats et les mutilations comme moyens d'affaiblir l'ennemi en s'attaquant à la mère nourricière s'accompagnèrent d'une politisation

⁹ KHILNANI Sunil, *L'Idée de l'Inde*, Paris, Fayard, 2005, p. 288.

¹⁰ Le groupe des *Subaltern Studies* est un collectif fondé en 1982 par l'historien Ranajit Guha, qui vise à rétablir le peuple subalterne comme sujet de sa propre histoire, et à renverser sa position marginale par rapport à l'histoire des élites. Dans le premier volume de la revue *Subaltern Studies*, Guha en définit explicitement la direction: « The historiography of Indian nationalism has for a long time been dominated by elitism – colonialist elitism and bourgeois-nationalist elitism [...] Both these varieties of elitism share the prejudice that the making of the Indian nation and the development of the consciousness – nationalism – which informed the process, were exclusively and predominantly elite achievements. In the colonialist and neo-colonialist historiographies these achievements are credited to British rulers, administrators, policies, institutions and culture; in the nationalist and neo-nationalist writings – to Indian elite personalities, institutions, activities and ideas [...] What is clearly left out of this un-historical historiography is the *politics of the people*. For parallel to the domain of elite politics there existed throughout the colonial period another domain of Indian politics in which the principal actors were not the dominant groups of the indigenous society or the colonial authorities but the subaltern classes and groups constituting the mass of the labouring population and the intermediate strata in town and country – that is, the people. » : GUHA Ranajit, « On Some Aspects of the Historiography of Colonial India », in Ranajit GUHA (dir.), *Subaltern Studies I. Writing on South Asian History and Society*, Delhi, Oxford University Press, 1982, pp. 1-4.

¹¹ Ainsi, dans l'introduction de leur ouvrage, Bhasin et Menon annoncent-elles : « What is presented here is in the nature of an exploration, an attempt to communicate an experience of partition through those whose voices have hitherto been absent in any retelling of it: women who where destitute in one way or another by the event » : BHASIN Kamla et MENON Ritu, *Borders and Boundaries. Women in India's Partition*, New Delhi, Kali for Women, 1998, p. 11.

du féminin comme métaphore de la nation souillée ; où la guerre et la violence, comme elles le sont souvent, furent sexuées.

En quoi le récit littéraire vient-il nourrir ce type d'enquête ? Parvient-il à tisser une histoire populaire *alternative* ? Telles sont les questions soulevées par nombre d'historiens de la Partition pour qui le texte littéraire offre un espace complexe d'expression pour la voix subalterne. L'histoire par le bas du projet des *Subaltern Studies* vise en effet à une relecture à rebours de l'histoire coloniale de l'Inde en soulignant les « formes quotidiennes de résistance » gommées par les Histoires coloniales puis nationalistes, et procède ainsi non seulement à une relecture critique des archives, mais également à leur *redéfinition* : de fait, là où l'archive traditionnelle fait défaut (et notamment, concernant l'histoire des femmes), s'impose le recours à des sources alternatives où la voix subalterne peut être entendue, comme en témoigne la publication massive depuis les années 1990 de recueils de témoignages des rescapés de la Partition¹².

La deuxième vague des *Subaltern Studies* valorise en outre le discours littéraire comme témoin de la violence épistémique¹³ (coloniale, patriarcale) et des formes de résistance à l'œuvre. Structures narratives, configurations actantielles, organisation de la voix et lexiques des littératures de langues vernaculaires informent ainsi d'une histoire de l'oppression (politique, culturelle, sociale), de la résistance et des tensions qui se jouent. Pour Sudhir Chandra (1985), c'est par la manifestation des « consciences » (au sens bakhtinen) que le texte littéraire est apte à enrichir voire évincer les sources conventionnelles de l'Historien, non tant comme document que comme *discours*¹⁴. L'historien Sudipta Kaviraj (1995) met lui aussi en lumière la pertinence du discours romanesque dans la déconstruction des grands mythes historiques, quand la fiction met en jeu une ambiguïté et des contradictions qui donnent de la réalité une vision beaucoup plus dynamique et nodulaire, non plus dominée par une voix auctoriale, idéologique et univoque, mais par le pluralisme du « nous » des sujets de cette Histoire. Les personnages subalternes des nouvelles de S. H. Manto sont prétextes pour l'historien Aamir Mufti (2000) à une réflexion sur la minorisation de la communauté musulmane au sein du projet nationaliste. Au regard des nouvelles et romans de la romancière et militante bengalie Mahasweta Devi, la question de l'oppression des femmes est en outre au

¹² Voir notamment TALBOT Ian (dir.), *Epicentre of Violence. Partition Voices and Memories from Amritsar*, Delhi, Permanent Black, 2006.

¹³ Selon l'expression consacrée de Gayatri C. Spivak, dans « Can the Subaltern Speak ? », *art. cit.*, p. 76.

¹⁴ « For in matters relating to consciousness, the more conventional and direct sources on which historians usually rely for their construction of reality do not offer the kind of material and insights that literature does »: CHANDRA Sudhir, « Communal Consciousness in Late 19th Century Hindi Literature », in Mushirul HASAN (dir.), *Communal and Pan-Islamic Trends in Colonial India*, New Delhi, Manohar, 1985, p. 180.

cœur des travaux de Gayatri Spivak. Dans son article « Woman in difference » (1989), elle met en évidence l'agenda oppressif du nationalisme vis-à-vis du corps genré de la femme, faite prostituée, offerte au projet de l'identité nationale jusqu'à son dernier souffle¹⁵.

Témoignent de ce renouveau historiographique comme volonté de tisser une histoire populaire et subalterne de la Partition l'analyse (Francisco 2000, Pandey 2001) comme la traduction et l'édition de « Partition stories » sous forme d'anthologies inédites (Cawasjee & Duggal 1995 ; Hasan 1997), parfois conçues au terme de longues et périlleuses quêtes de textes perdus ou méconnus (Bhalla 1994). Si de fait, la littérature offre dans la représentation du monde qu'elle déploie une alternative aux archives traditionnelles de l'historien, le renversement des hiérarchies qu'elle peut opérer reste néanmoins assujetti à une volonté idéologique ou politique, et la configuration narrative comme les choix stylistiques et lexicaux inféodés à une mise en scène, comparable en cela à celle qu'accomplissent les livres d'histoire. Propulsées soient-elles au devant de la scène dans la littérature de la Partition, les femmes n'y jouent qu'un rôle symbolique où elles demeurent assimilées à la Nation et aux enjeux de sa sauvegarde comme de sa spoliation.

S'il s'agit là d'un lieu commun¹⁶, la féminisation de la patrie se trouve dans le contexte indien incarnée par deux figures archétypales issues des mythologiques : la reine Sita d'une part, héroïne malheureuse de l'épopée du Ramayana et métaphore de la soumission, de la dévotion et du sacrifice¹⁷ ; la déesse Shakti d'autre part, comme métaphore de la puissance, de la colère et de la guerre. Dans les fictions de la Partition, une typologie des personnages féminins conduit de même à l'émergence de deux catégories : les victimes, incarnées par les jeunes filles kidnappées, violées, mariées de force et soumises à la violence de l'autre communauté ; les héroïnes sacrificielles d'autre part, chantres de la paix et du vivre ensemble incarnées par les

¹⁵ « “Douloti the Bountiful” shows us that it is possible to consider sociosexual (in)difference philosophically prior to the reversal of the established codes, before the bestowal of *affective* value on homo- or hommo- or yet heterosexuality. To think therefore that the story is an evolutionary lament stating that *their* problems are not yet accessible to *our* solutions and that they must simply come through into nationalism in order then to debate sexual preference as a mistake. On the other hand, this prior space, prior to the origin of coded sexual difference/preference, is *not* the neutrality of the Heideggerian *Geschlecht*. This space is “unmotivated” according to the presuppositions of naturalized sexuality [...] Although unmotivated, this space bears the instituted trace of the entire history and spacing of imperialism » : SPIVAK Gayatri Chakravorty, « Women in Difference: Mahasweta Devi's Douloti the Bountiful », *Cultural Critique*, n°14, *The Construction of Gender and Modes of Social Division*, 1989, p. 123.

¹⁶ Voir DORLIN Elsa, *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006, qui montre la façon dont l'idée de la nation française moderne s'élabore dans le contexte colonial dans un paradigme à la fois genré et racé, celui de la femme blanche en bonne santé.

¹⁷ Le psychanalyste Sudhir Kakar décrit ainsi le paradigme mythologique incarné par Sita : « L'idéal féminin incarné par Sita est chaste, pur, tendre, noble et d'une fidélité particulière qui ne peut être détruite, ni même perturbée par les rejets, les affronts ou le manque d'égard de son mari [...] La “morale” est connue : “Qu'elle soit bien traitée ou non, une épouse ne devrait jamais se laisser aller à la colère” » : KAKAR Sudhir, *Moksha. Le Monde intérieur : Enfance et société en Inde*, Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 108.

femmes aux mœurs légères (donc inaptes à incarner l'espace domestique) dont le destin est tragique. En d'autres mots, des Sita, dont la pureté est entachée par la barbarie de l'autre ; et des Shakti, inaptes à représenter la nation autrement que dans le sacrifice. Or, de ce constat émerge un paradoxe majeur : l'omniprésence des femmes dans le discours politique en tant que *représentations*, mais l'absence de leur discours.

Dans les romans de la Partition, les « victimes », contraintes à incarner la nation asservie à la bestialité de l'Autre (qu'il soit Musulman/Pakistanaï ou Sikh/Hindou/Indien), sont de fait dépossédées de toute initiative et de toute individualité et incarnent ce *morceau de viande* malmené, abusé, échangé, que décrit le nouvelliste de langue ourdou Saadat Hasan Manto (1912-1955) dans nombre de ses nouvelles. Dans « Viande Froide » (« Thanda gosht », 1948), notamment, la femme violée est déjà un cadavre dont la passivité n'étonne pas son agresseur, sans doute habitué à cette attitude chez ses victimes.

« Je l'ai chargée sur mes épaules et je suis parti... en chemin... heu... qu'est-ce que je disais... Ah ! oui, en chemin, le long du chemin de halage... Je l'ai couchée sous les buissons de cactus... D'abord j'ai pensé lui mettre une raclée... et puis j'ai pensé non, pas ça... » [...] Les mots sortirent à grand-peine de la gorge de Aishar Singh. « J'ai... j'ai abattu mon jeu... mais... mais... » [...] « Elle... elle était déjà morte... c'était un cadavre... rien que de la chair froide¹⁸... »

D'autre part, la guerrière si présente dans la littérature indienne, qui anéantit d'un revers de la main le pouvoir masculin, ne peut comme beaucoup l'ont fait¹⁹ être entendue comme manifestation d'un quelconque *empowerment* féminin, identifiant là l'un des paradoxes majeurs du patriarcat indien. Il s'agit là de lectures réductrices du féminin qui ne problématisent en rien ni la métaphorisation (donc, la réification) des femmes, ni leur incorporation, sous les traits de la Shakti, à un projet nationaliste saturé de discours patriarcal. L'identification d'une « duplicité

¹⁸ Traduction Alain Désoulières, dans MANTO Saadat Hasan, *Toba Tek Singh et autres nouvelles*, Paris, Buchet-Chastel, 2008, pp. 240-241.

¹⁹ De fait, souligne Wendy Doniger : « The dominant woman is dangerous in Hindu mythology, and the dominant goddess expresses this danger in several different but closely related ways (...). But the dominant woman appears as the mother goddess, with whom the worshiper does not dare seek erotic contact for fear of incest. On the human level, the dangerous woman is the wife whose sexuality is regarded as a threat to her husband, either as the erotic woman, who will drain him to his life, or as the maternal woman, who conjures up the specter of maternal incest. Indeed, these two roles merge in the figure of the sexually aggressive mother, a recurrent image in myths and a persistent stereotype in conventional perceptions of Hindu family relationships. The dichotomy between male authority and female power on the human level provides new conflicts when it sets a pattern on which divine hierogamies are modeled : any woman, especially a goddess, has power, but this power is tamed by making her subservient to her husband ; the dominant goddess, however, adds to her power an authority [...] that violates the basic Hindu categories of male-female categories. », DONIGER Wendy, *Women, Androgynes and Other Mythical Beasts*, Chicago, The University of Chicago Press, 1980, p. 77.

féminine » n'a d'ailleurs rien d'original, et renvoie à des considérations essentialistes sur le tempérament féminin²⁰.

La littérature offre un terrain d'investigation idéal en ce qu'elle accueille tant des personnages (donc, des représentations) que des intrigues et des résolutions. Comme l'écrit Philippe Hamon (1977), la fonction du personnage se formule non seulement par sa représentation, mais aussi et surtout par ses *actions* et, en conséquence, ses discours. La présence de la guerrière est donc moins significative que son *rôle* dans l'intrigue. Ainsi en est-il de Mozel, jeune juive libre de corps et d'esprit dans la nouvelle éponyme de S.H. Manto (1950) : pour permettre à son ancien amant sikh de rejoindre sa fiancée, assaillie par une bande de musulmans au cœur des émeutes de la Partition, elle se jette à dessein du haut d'un escalier avant de périr de ces blessures :

Mozel se mit à hurler à gorge déployée, ouvrit la porte et tomba de tout son poids sur les hommes qui pénétraient dans l'appartement. Alors qu'ils n'en revenaient pas de leur surprise, elle se releva et se jeta dans les escaliers en direction de l'étage supérieur [...]

Mozel poussa un soupir de soulagement. Mais cela fit jaillir un flot de sang de sa bouche.

Oh ! damn it !, jura-t-elle, et elle s'essuya la bouche avec le fin duvet de son poignet, puis se tournant vers Trilochan, elle ajouta : « All right, darling, Bye bye ! »

Trilochan voulut dire quelque chose, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

Mozel enleva de son corps le turban de Trilochan : « Emporte-moi ça... emporte ta religion ». Et son bras retomba sans vie sur sa forte poitrine²¹.

La fonction *sacrificielle* des figures féminines, dont Mozel est un exemple frappant, souligne la valeur hautement symbolique de ces personnages dont la vie est finalement réduite à la mort, condamnés qu'ils sont à incarner la « viande froide » racontée par S.H. Manto, ou à le devenir dans le grand récit de la lutte nationaliste. Si leur combat véhicule les valeurs de la Nation (pacifisme, laïcité, sacrifice), leur comportement léger ne peut convenir, à long terme, à une nation glorieuse. En outre, leur sacrifice les contraint à n'être que métaphores au sein de ce récit, leur action et leur discours se voyant confisqués car ils se contentent de tisser le grand récit maintes fois narré de la nation glorieuse et de ses valeurs patriarcales. Dans les termes de Philippe Hamon, le caractère de ces personnages est donc référentiel, puisqu'ils renvoient « à un sens plein et fixe, à des rôles, des programmes, et des emplois stéréotypés.²² »

²⁰ Voir notamment DORLIN Elsa, *op. cit.*, pp. 19-33.

²¹ Traduction Alain Désoulières, dans MANTO Saadat Hasan, *Toba Tek Singh et autres nouvelles*, *op. cit.*, pp. 107-108.

²² HAMON Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », in Gérard GENETTE et Tzvetan TODOROV

Kamla Bhasin, Ritu Menon comme Urvashi Butalia soulignent elles aussi l'éminente valeur symbolique du sacrifice, valorisé chez les femmes comme formulation de leur révolte. Elles décrivent les défilés de femmes se jetant dans le puits pour échapper aux assauts de l'« autre » communauté qui gronde aux portes du village, comme elles racontent les décapitations consenties d'épouses, de filles et de sœurs des mains de leur propre mari, père ou frère, en vue de leur épargner la honte de l'enlèvement et du viol, et d'épargner à la communauté la honte d'avoir perdu ses femmes²³. Les historiennes soulignent ainsi un élément majeur de l'Histoire des femmes dans la Partition : les subalternes *ne peuvent pas* parler, car la révolte qu'elle formule par le suicide (par la Sati, dirait Spivak) n'est pas la leur ; cette révolte est celle de la communauté patriarcale au sein de laquelle elles sont érigées comme symbole de la puissance, de la pureté et de la préservation.

Une histoire alternative ? Écrire dans les marges

Une histoire des femmes en tant que *sujets* est-elle possible ? Les femmes peuvent-elles parler, dans la littérature ou dans les livres d'histoire ? Dans un article sur la capacité de Mahasweta Devi à s'affranchir des structures d'oppression, Gayatri Spivak constate : « Mahasweta Devi écrit en *terrain décolonisé* ²⁴ ». La décolonisation du terrain littéraire, d'emblée offerte par Mahasweta Devi selon Spivak dans sa capacité à « laisser parler le subalterne », tel est ce à quoi visent les *Subaltern Studies* qui identifient dans cette décolonisation un espace d'expression pour le ou la subalterne. Cet espace n'est néanmoins pas seul significatif de l'*agency* du subalterne : la formulation ne lui assure pas de discours

(dir.), *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, p. 122.

²³ Ainsi, le témoignage de Bir Bahadur Singh, retranscrit par Butalia : « Vingt-six jeunes filles avaient été mises à part dans le haveli de Gulab Singh. Mon père, Sant Raja Singh, quand il a amené sa fille dans la cour pour la tuer, tout d'abord il a prié, il a fait son arda, disant : Nous n'avons pas permis que la religion soit entachée, et pour la sauver nous allons sacrifier nos filles, fais en des martyres. Par pitié, pardonne-nous » [...] « Une fois au puits, Mata Lajjawanti, que l'on appelait aussi Sardani Gulab Kaur, a dit deux mots, elle a sauté dans le puits et environ quatre-vingt femmes l'ont suivie... Elles ont sauté elles aussi. Le puits s'est complètement rempli ; une femme nommée Basant Kaur, six enfants nés de son ventre sont morts dans ce puits, mais elle a survécu. Elle a sauté quatre fois, mais le puits était trop plein... Elle sautait, elle ressortait, et elle sautait de nouveau... Elle regardait ses enfants, elle se regardait... A ce jour, elle est encore en vie. » : BUTALIA Urvashi, *Les Voix de la Partition Inde-Pakistan*, Paris, Actes Sud, 2002, pp. 166-168.

²⁴ « The vast group that spans, *in the metropolis*, the migrant sub-proletariat at one end, and the postcolonial artist, intellectual, academic, political exile, successful professional or capitalist at the other end is articulate in many ways. It is not surprising that it claims, in one way or another, a paradigmatic importance in the contemporary socius. By contrast, Mahasweta Devi lingers in postcoloniality in the space of difference, *in decolonized terrain*. Her material is not written with an international audience in mind. It often contains problematic representation of decolonization after a negotiated *political* independance » : SPIVAK Gayatri Chakraborty, « Women in Difference: Mahasweta Devi's Douloti the Bountiful », *Cultural Critique*, n°14, *The Construction of Gender and Modes of Social Division*, 1989, p. 105.

indépendant et *non colonisé*, puisqu'il reproduit un discours saturé d'une idéologie qui n'est pas la sienne. La colonisation comme le patriarcat n'est pas la seule affaire de l'espace (géographique, politique, culturel) ; elle est aussi celle du discours et donc, du *langage*.

Une lecture de la voix subalterne, de la voix féminine, ne peut donc s'effectuer qu'à l'intérieur même de cet espace décolonisé (ou *non-colonisé*), de ces espaces vierges que peuvent offrir certains interstices du roman. La subalternité, qui ne témoigne pas d'une identité essentielle mais d'une conscience *en contexte*²⁵, ne peut donc émerger et subsister que dans le domaine du subalterne et de la *marge*. Ainsi, la littérature des intouchables dite littérature *dalit* s'exprime dans la subversion du langage pur, dans l'ordurier, l'argot ou le vulgaire comme contestation de l'oppression du pouvoir brahmanique et des structures traditionnelles de l'hindouisme où la parole est sacrée. Le discours des marges se formule non dans la reproduction du discours de l'opresseur mais également dans la *subversion* de celui-ci ; il ne s'agit dès lors pas tant de représenter la marge ou la subalternité pour promouvoir la parole subalterne (les prostituées, par exemple, dans les romans de la Partition) que d'identifier le langage alternatif ou subversif dans lequel s'exprime le subalterne, et la subalternité comme *sous-culture* dotée de sa propre langue.

C'est par le prisme de l'expérience des personnages féminins, acculés à la souffrance physique des viols, des enfantements et des maltraitements comme à la douleur viscérale de la séparation et de l'exil, que le roman *Le Squelette (Pinjar, 1950)* de la poétesse et romancière panjabi Amrita Pritam (1919-2005) aborde la Partition. S'y élabore non un discours historique mais le langage (les images, les références, le lexique) des femmes dans la Partition, et c'est une partition physique qui s'opère au-delà la Partition géographique.

Dans les villages du district de Goujrat qui se trouvaient aux alentours de celui de Pouro, les violences éclatèrent plus tard qu'ailleurs [...]. Le village de Pouro s'était vidé. Il n'était pas resté une seule personne de la nation étrangère ; il y avait seulement trois cadavres brûlés devant la grande demeure, dont en deux jours les chiens et les corbeaux du village arrachèrent les derniers lambeaux de chair. C'étaient désormais des squelettes nus qui gisaient devant la grande demeure à demi détruite par le feu. Pouro eut l'impression qu'on lui jetait des éclats de verre dans les yeux : elle vit un jour passer par son village une douzaine de jeunes gens en furie poussant devant eux une jeune fille nue tout en battant le tambour ; on ne savait ni de quel village ils venaient, ni vers lequel ils allaient.

²⁵ Ou, selon les termes de Gyanendra Pandey, d'un « système de subordination » produit par une naturalisation de la différence comme « moyen de légitimer et renforcer les relations de pouvoir » : PANDEY Gyanendra (dir.), *Subalternity and Difference: Investigations from the North and the South*, London and New York, Routledge, 2011, p. 3.

Pouro avait le sentiment que vivre en ce monde était un crime. Que naître fille sur cette terre était un crime²⁶.

La récurrence des métaphores organiques témoigne de même d'une histoire « non pas écrite sur du papier mais sur le corps et sur l'âme des femmes », comme l'écrivait Amrita Pritam²⁷. Les images qui accompagnent l'exploration de la subjectivité féminine, notamment les douloureuses émotions qui traversent Pouro, le personnage principal, s'adressent en premier lieu à une chair meurtrie et en souffrance, à l'image du ver qui s'extrait d'une gousse de haricot dans les premières lignes du roman :

Elle secoua les doigts pour envoyer le ver au loin, puis serra ses mains entre ses cuisses. Les gousses, les grains et les cosses étaient éparpillés devant elle. Elle retira ses mains et les pressa contre son cœur. Pouro eut l'impression que de la tête aux pieds, tout son corps était pareil à cette gousse où, au lieu des grains purs, avait prospéré un ver visqueux. Une violente nausée la saisit. Elle aurait voulu extirper de son ventre le ver qui s'y développait, en débarrasser sa chair comme on s'enlève une épine fichée sous un ongle, comme d'un revers de la main on détache une bractée de bardane collée à un vêtement, comme on arrache une tique, comme on décolle une sangsue²⁸.

L'originalité du roman dans la représentation de la Partition réside dans la mobilisation des interstices féminins, du caractère subversif de ce discours vis-à-vis du Grand Récit masculin de la Partition, et du mode alternatif de sa formulation, qui met en scène douleur, violence et crime comme condition des femmes²⁹. Il suggère dès lors une concomitance entre subalternité et alternative historique qui laisse songer que cette *alternative* est le langage de l'altérité, de la subalternité, celui des femmes en contexte d'oppression. S'impose dès lors une localisation et une historicisation du discours féminin, de la subalternité en tant que catégorie complexe, du patriarcat et des autres modes d'oppression qui peuvent le nourrir.

C'est d'ailleurs ce que démontrent les anthropologues Gloria Goodwin Raheja et Ann Grodzins Gold dans *Listen to the Heron's words*, admirable enquête sur la subversion dans les chants traditionnels de femmes en contexte indien rural. Infirmant tant le constat de Spivak sur le

²⁶ PRITAM Amrita, *Pinjar, Le Squelette*, traduit du panjabi par Denis Matringe, Paris/Pondichery, Kailash, 2003, p. 121.

²⁷ Dans *Kala Gulab*, 1968.

²⁸ *Pinjar*, trad. Denis Matringe, *op. cit.*, p. 11.

²⁹ Voir également MATRINGE Denis, « Nomen Omen: Partition intime et accomplissement dans *Pinjar* d'Amrita Pritam (1950) », *Purushartha* n°24, 2004, pp. 89-111, pour qui la « partition intime » du discours de Pouro se formule dans l'élaboration d'un imaginaire du féminin (métaphores, rêves, fantasmes, monologues intérieurs) dans le roman.

discours des subalternes que les postulats orientalistes sur la docilité de la Femme voilée indienne, les auteures dénoncent une simplification de la conscience féminine dans le discours indigène comme dans le discours occidental, où les femmes sont définies dans une opposition incommensurable entre subordination et résistance. Elles montrent qu'en exploitant les schémas de l'essentiel féminin, les femmes parviennent à élaborer des stratégies pour exprimer une identité subjective et un discours subversif. Les auteures mettent en évidence les *formes quotidiennes de résistance* déployées par les femmes en contexte patriarcal, à l'intérieur de l'espace domestique qui est le leur et par le biais de l'espace d'expression qui leur est réservé : celui de la chanson, du conte et de la fable, où les métaphores, l'implicite et l'ironie visent à ridiculiser, à critiquer et à renverser l'édifice patriarcal et les valeurs domestiques et familiales :

In this book, we raise questions concerning the force, the persuasiveness, and the salience of dominant cultural propositions about patriliney, hierarchy, and women's subordination in everyday experience, and questions concerning the contexts in which they are likely to be invoked and who is likely to invoke them. We find that although neither men nor women would normally dispute these understandings of North Indian kinship relations in interview situations, they are clearly open to ironic, shifting, and ambiguous evaluations in the rhetoric and politics of everyday language use, in strategies of marriage arrangement, and in certain genres of oral traditions, particularly those performed by women. Thus we must pay close attention to the contexts in which words are spoken. If we record only women's responses to our own questions, we may all too quickly come to the conclusion that they cannot speak subversively and critically, that their voices are muted by the weight of male dominance and their own acquiescence in the face of "tradition"³⁰.

Si les subalternes peuvent s'exprimer *dans leur propre langue*, si une histoire des femmes est possible dans le contexte de l'Inde postcoloniale, leur discours est indissociable de son contexte d'énonciation et de ses singularités culturelles, politiques, historiques et sociales, tant dans sa forme que dans son contenu, tant dans ce qu'il représente (ou dit) que dans la façon dont il le représente (ou dit). Il nécessite ainsi une *localisation* apte à souligner la complexité des catégories que sont la Femme, le Subalterne, la Culture, l'Orient, autrement que par la différence.

³⁰ GRODZINS GOLD Ann et GOODWIN RAHEJA Gloria, *Listen to the Heron's Words. Reimagining Gender and Kinship in North India*, Berkeley, University of California Press, 1994, pp. 19-20.

Références

BARTHES Roland, « La guerre des langages », in *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, pp. 127-131.

BHALLA Alok, *Stories about the Partition of India*, New Delhi, Indus, 1994.

BHASIN Kamla et MENON Ritu, *Borders and Boundaries. Women in India's Partition*, New Delhi, Kali for Women, 1998.

BOUILLOT Françoise, « Theory et bricolage : Confessions d'une traductrice », in François CUSSET (dir.), *Revue Française d'Études américaines*, n°126, "Théorie américaine : réceptions françaises", 2010, pp. 82-91.

BUTALIA Urvashi, *Les Voix de la Partition Inde-Pakistan*, Paris, Actes Sud, 2002.

CHANDRA Sudhir, « Communal Consciousness in Late 19th Century Hindi Literature », in Mushirul HASAN (dir.), *Communal and Pan-Islamic Trends in Colonial India*, New Delhi, Manohar, 1985, pp. 180-195.

CHATTERJEE Partha, *The Nation and its Fragments. Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press, 1993.

COWASJEE Saros et DUGGAL K. L., *Orphans of the Storm: Stories of the Partition of India*, New Delhi, UBS, 1995.

DAS Veena, « Language and Body: Transactions in the Construction of Pain », *Daedalus*, Vol. 125, n°1, *Social Suffering*, Winter 1996, pp. 67-91.

DELPHY Christine, *L'Ennemi principal T1 & 2*, Paris, Syllepse, 1998 et 2001.

DONIGER O'FLAHERTY Wendy, *Women, Androgynes and Other Mythical Beasts*, Chicago, The

University of Chicago Press, 1980.

DORLIN Elsa, *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006.

FRANCISCO Jason, « In the Heat of Fratricide: The Literature of India's Partition Burning Freshly », in Mushirul HASAN (dir.), *Inventing Boundaries: Gender, Politics and the Partition of India*, New Delhi, Oxford University Press, 2000, pp. 371-393.

GRODZINS GOLD Ann et GOODWIN RAHEJA Gloria, *Listen to the Heron's Words. Reimagining Gender and Kinship in North India*, Berkeley, University of California Press, 1994.

GUHA Ranajit, « On Some Aspects of the Historiography of Colonial India », in Ranajit GUHA (dir.), *Subaltern Studies I. Writing on South Asian History and Society*, Delhi, Oxford University Press, 1982, pp. 1-7.

HAMON Philippe, « Pour un statut sémiologique du personnage », in Gérard GENETTE et Tzvetan TODOROV (dir.), *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, pp. 115-180.

HASAN Mushirul, *India Partitioned: The Other Face of Freedom*, New Delhi, Roli Books, 1997.

IVEKOVIC Rada, « Le faux langage du vrai sacrifice », in Rada IVEKOVIC et Jacques POULAIN (dir.), *Guérir de la guerre et juger la paix*, Paris, L'Harmattan, 1998, pp. 33-45.

KAKAR Sudhir, *Moksha. Le Monde intérieur : Enfance et société en Inde*, Paris, Les Belles Lettres, 1985.

KAVIRAJ Sudipta, *The Unhappy Consciousness. Bankimchandra Chattopadhyay and the Formation of Nationalist Discourse in India*, Delhi, Oxford University Press, 1995.

KHILNANI Sunil, *L'Idée de l'Inde*, Paris, Fayard, 2005.

KISWAR Madhu, « Gandhi on Women », *The Economic and Political Weekly*, n° 40-XX, 1985, pp. 1691-1702.

MANTO Saadat Hasan, *Toba Tek Singh et autres nouvelles*, traduit de l'ourdou par Alain Désoulières, Paris, Buchet-Chastel, 2008.

MATRINGE Denis, « Nomen Omen : Partition intime et accomplissement dans *Pinjar* d'Amrita Pritam (1950) », *Purushartha* n°24, 2004, pp. 89-111.

MUFTI Aamir, « A Greater Story-writer than God: Genre, Gender and Minority in Late Colonial India », *Subaltern Studies*, n°11, 2000, pp. 1-36.

OOSTERHUIS Harry et KENNEDY Hubert (dir.), *Homosexuality and Male Bonding in Pre-Nazi Germany. The Youth Movement, the Gay Movement, and Male Bonding before Hitler's Rise*, New York, Haworth Press, 1991.

PANDEY Gyanendra, *Remembering Partition: Violence, Nationalism and History in India*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

--- (dir.), *Subalternity and Difference: Investigations from the North and the South*, London and New York, Routledge, 2011, p. 3.

PRITAM Amrita, *Pinjar, Le Squelette*, traduit du panjabi par Denis Matringe, Paris/Pondichery, Kailash, 2003.

SPIVAK Gayatri Chakraborty, « Women in Difference: Mahasweta Devi's Douloti the Bountiful », *Cultural Critique*, n°14, *The Construction of Gender and Modes of Social Division*, 1989, pp. 105-128.

--- « Can the Subaltern Speak? », in Laura CHRISMAN et Patrick WILLIAMS (dir.), *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: A Reader*, New York, Columbia University Press, 1994, pp. 66-111.

TALBOT Ian (dir.), *Epicentre of Violence. Partition Voices and Memories from Amritsar*, Delhi, Permanent Black, 2006.

THEBAUD Françoise, *Les Femmes au temps de la guerre de 14*, Paris, Stock, 1986.